

Michèle RADE
La Flèche (72)

L'HORIZON RENVERSÉ

Depuis plusieurs mois, à la tombée de la nuit, ses copains se réunissaient à l'écart du village, dissimulés derrière un mur d'argile éboulé, à l'abri des regards. Aber avait été exclu de leurs conciliabules. Trop jeune. Révolté, humilié, à l'affût comme un renard du désert, il essayait d'écouter leurs conversations qui parvenaient tantôt animées tantôt chuchotées.

Ils étaient quatre : Jahid et sa voix de crécelle qui faisait rire ses copains quand elle atteignait les aigus ; Razi, volubile, agité, ne tenait pas en place ; il se levait sans cesse, gesticulait, regagnait le groupe, recommençait le même manège autour de ses camarades ; on l'avait surnommé le Tourniquet. Masal et Gana, deux frères, un peu plus âgés que les deux autres semblaient imposer naturellement leur autorité, plus particulièrement Masal qui, calmement, expliquait et dessinait avec un bâton des figures, des tracés mystérieux dans la poussière, les contours d'un pays mythique.

Quelques mots revenaient sans cesse : mer, Espagne, et surtout Melilla qui sonnait aux oreilles d'Aber comme un doux prénom de fille. Il n'avait pas tout compris, mais pensait bien qu'ils préparaient une grande aventure, une aventure d'hommes, puisque aucun d'eux n'avait envisagé de l'intégrer au groupe.

Et un matin, plus personne. Aber avait tout de suite su qu'ils étaient partis en voyant les yeux effrayés des mères, la même angoisse au fond des yeux de toutes les mères. Les pères gardaient le silence,

comme indifférents, mais ils connaissaient bien cet appel du nord ; au village, certains y avaient succombé et n'étaient plus jamais revenus, beaucoup d'autres s'étaient résignés et se reprochaient encore leur manque de courage, l'espoir perdu d'une vie meilleure.

Un grand vide et un silence pesant régnaient désormais dans le village. Aber ressentait lui aussi douloureusement la disparition des quatre garçons qui ne l'avaient pas jugé digne d'être des leurs, et l'avaient abandonné. Chaque jour il continuait à garder son troupeau de chèvres, pensif, lointain, comme détaché de son corps ; son âme d'enfant l'avait quitté ; il ne s'émerveillait plus de la marche cocasse d'un petit scorpion noir qui fonçait, pinces dressées, prêt à saisir un ennemi imaginaire, ou des fines arabesques dessinées par un calligraphe minuscule sur le sable du désert. Les douces ondulations des dunes s'étaient lissées, décolorées ; tout son univers familier s'était affadi, lui était devenu étranger.

Un soir, vers la fin de l'après-midi, alors qu'il se préparait à regagner le village avec ses chèvres, il décida de faire une dernière pause sur le sommet d'un petit tertre qui surplombait le village. Le coucher de soleil qu'il avait tant de fois vécu sans y prêter une attention particulière lui parut différent ce soir-là. Un soleil plus intense flamboyait au-dessus de l'horizon inondant d'une lumière irréaliste l'immensité du ciel et tout le paysage qui s'étendait devant lui. Brusquement un souffle de vent venu du nord le fit frissonner. Aber se sentit alors envahi par une étrange et puissante force. Il vit alors dans ce phénomène, un signe, une révélation : lui aussi était appelé et devait partir, et rien ni personne ne pourrait l'arrêter. Au-delà de l'horizon, là-bas vers le nord, il y avait l'espoir, la vraie vie, des découvertes exaltantes. Il se dressa, gonfla sa poitrine, et se sentit fort et déterminé.

Le chevrottement des animaux le ramena à la réalité, il fallait rentrer au village, mais personne ne saurait la métamorphose qu'il venait de vivre. Il ne regarderait pas les yeux de sa mère ; les mères sont là pour les petits, lui, ce soir-là était devenu un homme.

La veille de son départ, il avait en cachette mis dans un sac en jute quelques vêtements. Restait le problème de la nourriture car il savait que la route serait longue pour rejoindre la mer ; il devrait prévoir le minimum. Subrepticement il prit quelques galettes que sa mère avait fait cuire la veille, une poignée de dattes séchées. Et surtout ne pas oublier l'eau ; sa vie à l'orée du désert lui avait appris l'importance de l'eau pour sa survie. Une vieille gourde en peau ferait l'affaire, elle était toujours étanche. Il récupéra aussi quelques pièces de monnaie que son oncle lui avait données pour le remercier de menus services. Un vrai trésor qu'il cachait comme un avare entre des pierres disjointes à l'extérieur de la maison.

La nuit fut longue. Allongé sur sa paille, il entendait la longue mélodie que sa mère fredonnait à sa petite sœur pour l'endormir. Puis le chant cessa. L'heure était enfin venue de partir, et sans un bruit il se glissa hors de la maison.

Le jour n'était pas encore levé ; il lui fallait entreprendre sa longue marche avant que le soleil ne transforme le paysage caillouteux en brasier. Un dernier regard aux collines qu'il connaissait si bien et qui lui apparaissaient encore toutes nimbées de la lumière de la lune et des étoiles, un détour vers l'enclos pour une ultime caresse à Kama, sa chèvre préférée, qui le fixa de ses yeux mordorés et émit un chevrottement plaintif. Son enfance se terminait là et l'animal aussi l'avait compris.

Avec la légèreté de l'insouciance, Aber se mit en marche. Il connaissait la piste jusqu'au prochain village où il s'était rendu à plusieurs reprises avec son oncle ; son objectif était d'y passer la nuit. Éviter les habitants, être prudent, car Baya, la commère aux yeux de serpent, l'aurait très vite repéré, et il lui faudrait alors fournir des explications sur sa présence loin de chez lui, seul. La cabane où l'on rangeait des outils lui servirait de refuge.

Malgré sa fatigue, sous un soleil cuisant, son enthousiasme ne faiblissait pas ; ses copains n'étaient pas revenus, ils avaient dû accomplir leur destin. Il chemina toute la journée, s'accordant

seulement une pause à l'ombre d'un arganier et parvint au village à la tombée de la nuit quand le froid commençait à descendre. Prudemment il entra dans la cabane, s'installa dans une encoignure, mangea quelques dattes, et s'endormit profondément.

La piste qui menait au village se terminait quelques kilomètres plus loin ; après, pour Aber s'ouvrait l'inconnu. Il lui fallait suivre un long cordon de dunes, avec pour seul repère les traces laissées par les chameliers et leurs bêtes. Mais difficile d'avancer dans le sable et de supporter cette chaleur accablante. L'eau de sa gourde diminuait d'une manière inquiétante. Ses oreilles bourdonnaient, et il sentait sa tête devenir de plus en plus lourde. Pour refouler son angoisse, il se mit à chantonner et à imaginer de verts paradis où l'eau ruisselait le long de parois rocheuses scintillantes. De plus, la nourriture qu'il avait emportée risquait de ne pas suffire à le revigorer s'il tardait à rejoindre la prochaine oasis.

Deux jours difficiles pendant lesquels il faillit perdre espoir. Au loin apparurent enfin des palmiers et quelques maisons regroupées dans un espace minuscule. Mais en arrivant près du village il fut accueilli avec des jets de pierres, reçut un coup violent sur le front et s'écroura évanoui.

Il se réveilla dans une petite maison de pierre, allongé sur une natte, au ras du sol. En ouvrant les yeux il vit une vieille femme qui vaquait à ses occupations ; elle sentit qu'il était réveillé, et lui sourit.

Depuis combien de temps était-il là ? La vieille femme ne comprit pas sa question formulée dans un dialecte qui n'était pas le sien. Sans doute plusieurs jours car il se sentait mieux, et son front encore tuméfié ne le faisait pas souffrir.

Ragaillardi, il décida de reprendre la route, remercia la vieille femme en prenant ses mains dans les siennes. Elle ne tenta pas de le dissuader car elle savait que les hommes faisaient toujours ce qu'ils avaient choisi de faire. Sans un mot elle mit dans le sac d'Aber quelques victuailles et sa gourde remplie d'eau, et détourna le regard quand il franchit la porte.

Dehors un groupe d'enfants l'attendait, sans doute ses agresseurs. De très jeunes enfants qui l'avaient pris pour cible, par jeu, ou par une crainte atavique de l'étranger, de l'inconnu. Ils suivirent Aber quelque temps en riant, en se poussant du coude, mais ne montrèrent plus aucun signe d'animosité, et ils disparurent comme par magie.

Cet incident, même s'il ne remettait pas en question sa détermination, fit prendre conscience à Aber des dangers d'un tel périple, et de sa fragilité ; il devrait à l'avenir être plus vigilant pour continuer son long voyage, et pour survivre.

La seconde alerte intervint quelques jours plus tard alors qu'il marchait sur une route semi-goudronnée, empruntée par des véhicules bringuebalants. À un moment surgit devant lui un camion conduit par des militaires. À l'arrière une dizaine d'hommes, dépenaillés et abattus, qui ne lui accordèrent même pas un regard. Le camion ralentit, et le conducteur en uniforme passa la tête par la portière, regarda Aber d'un air interrogateur et soupçonneux. D'instinct Aber sentit le danger, poursuivit sa route en s'efforçant de rester le plus naturel, le plus calme possible. Le camion accéléra enfin, le danger était passé. Il lui faudrait désormais redoubler de prudence en évitant les routes fréquentées. Il décida alors de prendre la prochaine piste sans savoir où elle le mènerait.

Une très longue marche accablante l'attend encore, dans des paysages changeants, tantôt arides, tantôt hérissés de buissons épineux. Passer à l'écart des villages où il peut rencontrer aussi bien l'hospitalité que l'hostilité. Quelques bergers lui viennent en aide, lui offrent un peu de nourriture, de l'eau, parce qu'ils ont reconnu l'un des leurs. Ne pas s'approcher des routes pour éviter la police, les militaires qui reconduisent vers les frontières du sud d'étranges chargements humains. Trouver un endroit abrité pour dormir dans le froid, supporter la fournaise ardente dès les premières heures du jour. Supporter la solitude des grands espaces, sa propre solitude, tout supporter quand on a décidé d'être un homme et d'aller vers son rêve. Aber avance encore et toujours, jusqu'au bout de l'horizon.

Le vent du sud s'était levé, chargé du sable du désert qui lui brûlait les yeux et le faisait pleurer. À travers ce voile de larmes il essayait de se repérer, d'entrevoir des traces de vie. L'horizon semblait reculer, ou plutôt disparaître dans le néant. Mais peu à peu, en avançant, le ciel s'éclaircit et il aperçut au loin deux êtres qui progressaient lentement, difficilement. Il pourrait au moins leur demander s'il était sur la bonne route, sur la route qui menait à Melilla, la ville tant attendue, la frontière entre le rêve et la réalité.

Les deux formes maintenant se rapprochaient. Plus de doute c'étaient deux jeunes hommes ; l'un fatigué et blessé, s'appuyait de tout son poids sur son compagnon. Les yeux d'Aber se brouillèrent, son cœur se mit à battre à un rythme douloureux car il crut reconnaître Masal. Non, ce n'était pas possible, ses quatre copains avaient quitté le village depuis longtemps et devaient déjà avoir atteint leur but. Cependant il se mit à courir et arriva enfin à leur hauteur. Plus de doute, c'était bien Masal. Masal et son éternel foulard rouge, rouge comme le sang qui ruisselait sur son visage, à partir du cuir chevelu. Gana le soutenait, lui aussi en piteux état ; son pantalon lacéré laissait voir des estafilades sanglantes. L'étonnement, l'horreur s'emparèrent d'Aber.

De quel enfer sortaient-ils ? Quel monstre avaient-ils rencontré ? Aber avait encore dans les yeux l'image de garçons conquérants, il revoyait leur regard illuminé par le rêve qu'ils allaient enfin réaliser, là-bas, au nord, au-delà de la mer, et il avait maintenant devant lui deux pitoyables pantins désarticulés, sans regard, sans âme.

Brusquement il réalisa que Jahid et Razi ne les accompagnaient pas. Qu'étaient-ils devenus ? Avaient-ils eu la chance de rejoindre la terre de tous les espoirs ?

Gana parla le premier, difficilement, comme si les mots désormais n'avaient plus de sens. Il bredouilla :

- Melilla..., barbelés... guardia civil...

Les gardes avaient tiré, fauchant Jahid et sa joyeuse voix de crécelle, et Razi, le Tourniquet.

Aber, hier encore un enfant, venait de rencontrer l'impossible, l'insoutenable. Mais sans un mot, oubliant sa fatigue, ses souffrances, et renonçant à ses rêves, sans hésiter, il s'approcha de Masal, passa son bras sous son aisselle pour le soutenir, et fit signe à Gana qu'il était temps de se mettre en marche pour revenir là-bas, vers les collines du sud.